

Difficile identité

(Dialogue)

Béatrice Steiner/Rachid Boutayeb

R. B. Oserai-je parler de l'identité, moi qui me sens, qui me suis toujours senti en conflit avec une identité héritée, que mon entourage me pousse à sacraliser et à m'enfermer en elle? Il n'y a pas de mot plus maladif que l'identité, et nonobstant cela, j'essayerai de le prendre au sérieux, de le penser et de le repenser, puisqu'aujourd'hui, par ennui ou bien par opportunisme politique, même les grandes démocraties s'interrogent sur leurs identités respectives. Sommes-nous devant un antagonisme historique?

Je pense la démocratie à l'antipode de l'identité, de ces identités souvent meurtrières et toujours xénophobes, qui refusent la polyphonie du corps social et rejettent la dimension historique. Si je devais posséder une identité, ce serait une *identité à venir*, elle habiterait loin de moi, dans plusieurs temps et dans plusieurs langues, elle serait un don de l'errance, de l'amitié et des rencontres. Ce n'est que le racisme qui nous pousse à nous recroqueviller dans une identité héritée, qui n'est pas la nôtre, mais qu'on est obligé de défendre. Mais comment défendrais-je une identité dont j'ai hérité et que je n'ai pas créée ni choisie? Le racisme me pousse à oublier l'individu en moi, à oublier mon idiome, ma singularité pour renouer avec le collectif, à m'identifier avec les préjugés de ma nation, de ma culture ou bien de mon groupe social, à refuser l'autre, puisqu'il ne veut plus de moi et qu'il ne me cache plus sa haine. L'identité, dont j'entends souvent parler ici comme ailleurs est un héritage mais pas un choix, une idée, une idéologie mais pas un processus, un destin mais pas une liberté. Quand j'entends les Français se poser des questions sur l'identité nationale ou les Allemands défendre une certaine "Leitkultur", je me précipite sur les livres de Levinas, Blanchot et Derrida, qui prônent l'accueil, l'hospitalité et l'amitié et une démocratie sans souveraineté, sans frères et sans logique du même. Là où les frères règnent, la différence meurt.

Grâce à ma rencontre avec le monde, avec l'autre, je me sens condamné à ne plus être moi-même, à ne pas avoir d'identité définie et finie, et à être cet étranger professionnel comme l'était mon compatriote Khatibi qui défendait une pensée "qui parle en langues" une pensée orpheline, sans texte fondateur, ni identité fondatrice.

Errance est mon identité, un amour des marges. "*Apostat seulement, je suis fidèle*" écrit Celan. Dans tous les endroits où je me trouve, je ne cherche pas de place, je ne cherche pas à me retrouver dans une idée, à me reconnaître dans une patrie, à m'identifier avec un monde à moi, un chez-moi, un pour-moi je cherche uniquement à me frayer un chemin. C'est le chemin qui nous guide vers l'autre, qui accueille nos pas et les disperse, qui nous ouvre la voie vers d'autres endroits, d'autres vies et, pourquoi pas d'autres chemins. Levinas dit très justement : *«Un être capable d'un autre destin que le sien est un être fécond»*.

B.S. Tu as raison, c'est un colis piégé, une bombe à retardement, un meuble aux multiples tiroirs dont on ne sait pas exactement ce qu'ils contiennent ni qui est habilité à les remplir. Et suivant que l'on est marocain, français ou allemand ou originaire d'autres ailleurs, il semblerait qu'on n'ouvre pas les mêmes ou que leurs contenus soient très différents voire antagonistes. A supposer maintenant qu'il existe un tiroir France, celui que je serais naturellement portée à tirer par curiosité si l'on m'y invitait, j'y découvrirais sans doute un double-fond, moi qui vis depuis si longtemps entre deux pays sans plus savoir parfois dans lequel je me sens le plus étrangère ou le plus chez moi. En cela, du reste, nous avons le même statut, nous sommes tous deux des étrangers en Allemagne, ce qui ne constitue pas en soi une identité, bien que cela bouscule notre essence, moi avec mon histoire franco-allemande qui remonte pour des raisons que j'exposerai plus tard à mon enfance et toi avec ton histoire franco-marocaine. Nos histoires particulières s'inscrivent, qu'on le veuille ou non dans l'Histoire de nos nations. Nous y sommes. Mais je fais comme si tout était déjà écrit et figé et n'est-ce pas plutôt à chacun d'entre nous de donner du sens à qui nous sommes et pourquoi serait-il au fond nécessaire de le faire? Tu parles d'une identité héritée, sans caractériser cet héritage, d'un mot qui t'inspire a priori du dégoût, qui te fait immédiatement venir à la bouche le mot de racisme, mais sur lequel il est difficile de faire l'impasse tant il est dans l'air du temps et que tu acceptes tout de même de disséquer. Si les

démocraties s'en sont emparées, parce qu'elles se sentent à tort ou à raison menacées, ne tombons pas dans le piège de sa diabolisation ou de sa sacralisation et encore moins de sa politisation. Au cours de mes trois premières décennies passées en France, je dois avouer que je ne me suis jamais posé la question de savoir quelle était mon identité. Il faut dire que ce n'était pas non plus au goût du jour. Lors d'une conférence de Mona Ozouf à l'Université Libre de Berlin au sujet de l'identité nationale, l'historienne française a rappelé la formule du Général de Gaulle "la France vient du fond des âges". Curieusement, cette phrase a éveillé en moi le souvenir de cette première période de ma vie où je m'y identifiais inconsciemment. Mona Ozouf a poursuivi en disant : "Si elle vient du fond des âges, il est évidemment à peine nécessaire de chercher une origine à la France qui est immémoriale". En effet ! Cette conviction-là fort enracinée en moi s'est mise à vaciller le jour où j'ai rencontré un jeune Allemand refusant catégoriquement de s'identifier à son pays. L'Allemagne, ou à l'époque les deux Allemagne, ne venaient-elle donc pas elles aussi du fond des âges? Était-ce donc l'apanage exclusif de la France? Une telle identification eut été faire sienne une mémoire encore récente, insoutenable pour sa génération. Lui, en France, était invariablement renvoyé à un passé dans lequel il ne voulait pas se reconnaître et son seul salut était de tout rejeter en bloc et donc de nier toute appartenance. Mais comme tu le dis, on ne choisit pas l'endroit où l'on naît. Résultat: schizophrénie assurée. Toute identité implique pourtant, me semble-t-il, une identification qui me paraît incontournable pour chaque individu et comment réussir ce tour de passe-passe qui consisterait à se « désidentifier » en faisant fi de tout sentiment national? Je te le demande.

R.B. Je n'exagérerai pas, si je te dis que tout ce que je fais est habité par la volonté de me créer un autre visage, le mien et pas celui qu'on a toujours voulu m'imposer, une *mienneté* habitée par l'autre, une *mienneté* infinie, sans moi : « Meurs et deviens » disait Goethe. *L'identité à venir* est un refus de l'idée de patrie. Je ne cultive pas de complexe d'infériorité, mais je suffoque quand on essaye de m'enfermer dans une nation, une croyance quelconque. Oui, je suis arabe et musulman, comme tout le monde me le répète ici et là-bas, mais puis-je oublier que je suis au fond de moi un Africain et un Berbère, et que j'appartiens à un pays qui possède plus d'une généalogie, plus d'une langue et même plus d'une croyance ? Puis-je oublier aussi le rôle des Français dans le processus de la modernisation de ce pays, voire même dans l'humanisation de son régime politique ?! Je me souviens des propos d'un philosophe marocain qui me disait, il y a des années de cela, que la culture française nous a ouvert les yeux sur le monde. Le Maroc resta pendant des siècles un pays fermé avec une culture religieuse plus ou moins fanatique. La présence française en Afrique du Nord a changé radicalement, qu'on veuille l'avouer ou non, le destin de cette région. Je ne veux pas faire l'éloge dans ce contexte du colonialisme, qui était et restera une page sombre dans l'histoire de l'humanité. Mais peut-on oublier par exemple le choc provoqué par l'arrivée de Napoléon en Égypte, qui fut un acte de rupture et en même temps un acte fondateur pour les Arabes et les musulmans? On devrait s'inspirer, pour aborder ce genre de questions délicates, de la lucidité dont fit preuve Khatibi qui, luttant contre toute forme de violence et d'impérialisme conceptuel, n'a pas omis de souligner les dangers de toutes les identités fermées. Seuls les fanatiques s'identifient à une nation au lieu de s'ouvrir sur l'humanité avec toute sa richesse et sa différence. La nation transformée en croyance devient même et souvent un instrument de guerre. Dans l'empire de la nation, l'individu se dissout dans une totalité, une idée, une légalité générale. Dépouillé de sa singularité, il n'apparaîtra plus que comme un simple élément d'une nation ou bien d'une croyance qui l'englobe. Je pense dans ce contexte à Franz Rosenzweig et à son grand livre *Stern der Erlösung*, dans lequel il défend la singularité de l'être humain contre la violence du système hégélien, un système ou bien une totalité qui défendait la guerre même, en tant qu'acte éthique, ou bien l'éthique comme abolition de l'individu. Je pense que la démocratie, que cette *démocratie à venir* dont rêvait Derrida, ne peut se réaliser qu'au-delà de la nation et, de cette logique du semblable. Dans ce contexte, je peux comprendre le comportement des Allemands qui refusent de s'identifier à leur pays et à son histoire. Je les trouve plus ouverts et plus avancés. Ils ont appris de leur histoire ce que les autres ne voulaient pas apprendre. Je pense dans ce contexte aux propos irresponsables de ces politiciens qui parlent d'un échec total de la société multiculturelle, ou bien qui rejettent la Turquie parce que majoritairement musulmane. Pourquoi toute cette peur de l'Autre ?

B.S. « En bon Européen, je choisis de célébrer ce que d'autres déplorent : la frontière comme vaccin contre l'épidémie des murs, remède à l'indifférence et sauvegarde du vivant ». C'est Régis Debray qui parle, lequel, tout en avouant avoir un rapport meurtri aux frontières, dit avoir fini par les aimer. Cela entre-t-il dans notre sujet ? Je le pense parce que l'idée de nation implique l'existence de frontières et pour revenir à tes propos, je dirai que le fait de revendiquer mon appartenance à la nation française, sur un plan géographique, historique et linguistique, loin de me donner un sentiment d'emprisonnement et encore moins de me faire sombrer dans un quelconque fanatisme, me donne la liberté dont j'ai besoin pour vivre et pour aller ailleurs. J'ai besoin d'attaches pour pouvoir m'en défaire et mon identité, faite de ces attaches indélébiles n'en est pas moins mouvante. Si elle a un passé et un présent, elle n'en a pas moins un futur. Et je ne peux en aucun cas m'identifier à l'humanité, même si j'en suis un infime élément, car c'est un concept beaucoup trop vaste et abstrait dans lequel je me perds. L'identification à une nation n'implique pas forcément, comme tu le suggères, une réduction et si réduction il y a, elle ne peut venir que du regard de l'autre, ce que tu déplores et que je refuse moi aussi. Entre ce à quoi je m'identifie, et ce à quoi l'autre peut m'identifier, il y a parfois un abîme. Le fameux « Vous les Français » ou « Vous les musulmans » vu par ceux qui n'en sont pas, contient à lui seul tout un programme auquel je n'adhère pas en raison de ce qu'il comporte comme clichés, généralités et évidemment réductions en tout genre. Là est le danger de l'enfermement car c'est l'autre qui définit et t'impose ce que tu es et ce que tu dois être sans te laisser la moindre liberté de choix. Il en va de même avec le « Nous les Français » que certains aiment à dire et qui me met tout autant mal à l'aise car ce *vous* ou *nous* collectifs effacent toute possibilité d'échapper à une « identité identitaire » préalablement définie, avec pour corollaire tous les extrémismes et fanatismes possibles, et la porte ouverte à l'élimination pure et simple de certains groupes d'humains. L'histoire abonde en exemples tragiques. Sur ce point je suis d'accord avec toi, mais dans cette perspective uniquement. Pour revenir sur l'exemple de l'Allemand que je t'avais donné et de son refus d'identification à son pays, ce qui était le cas de beaucoup d'Allemands de cette génération compte tenu de l'histoire insoutenable du troisième Reich dont ils ne supportaient pas d'être rendus responsables, l'exercice critique auquel s'est livrée l'Allemagne dans ces dernières décennies est effectivement exemplaire et c'est précisément en ayant réussi à intégrer cet épisode effroyable du XXème siècle dans son histoire, qu'elle a permis aux nouvelles générations de reprendre leurs marques. Accepter son histoire avec ses pages glorieuses, mais aussi ses pages sanglantes est, je crois, la meilleure garantie contre le nationalisme, mais cela ne suffit pas non plus à forger une identité. Une nation doit parvenir à faire coexister le particulier et l'universel et le débat actuel sur l'échec du multiculturalisme ainsi que celui qui a été déclenché en France sur l'identité nationale laissent penser que le particulier prend actuellement le dessus sur l'universel. En France, on parle davantage de communautarisme, terme apparu dans les années 80. Les défenseurs du communautarisme considèrent que l'identité de l'individu ne peut se construire qu'au sein d'une communauté dans laquelle il peut trouver les ressources et l'estime de soi nécessaires. Pour cela la communauté doit se libérer du moule de la "culture dominante" ou « *Leitkultur* » et faire respecter ses particularités, notamment au sein des écoles et des institutions. Ce danger existe mais le communautarisme, tel que le présente Mona Ozouf, a deux visages, dont un qui est rassurant. C'est celui d'une appartenance rassurante, dans laquelle elle voit une possibilité de tremplin vers d'autres aventures. Je le vis personnellement en tant que Française depuis vingt ans en Allemagne. J'ai tenté de transmettre à mes enfants ma langue et ma culture et ma profession m'amène aussi à le faire avec mes étudiants, mais je me suis parallèlement approprié la langue et la culture allemandes, qui si elles n'étaient pas présentes au berceau, ne font désormais pas moins partie de mon identité actuelle.

R.B. Ne pas s'identifier à l'humanité c'est accepter la logique du même, une logique totalisante qui ne perçoit que des identités et non des êtres singuliers et bannit toute forme de différence. C'est s'enfermer dans des frontières culturelles, idéologiques ou politiques au lieu d'être citoyen du monde. Qu'est ce que l'être humain si ce n'est pas cette relation entre le *Je* et le *Tu* dont parlait Buber, cette relation avec l'autre, ce devenir dans l'autre? Et qu'est-ce que la démocratie, si ce n'est pas l'hospitalité et l'accueil, la pluralité des idées et des espoirs. Ce n'est pas l'Islam seulement qui est malade, mais la démocratie, une certaine démocratie qui refuse de s'ouvrir, de se relativiser, enfermée sur soi-même, réduite à une identité, elle n'a plus la force d'être, elle cherche la fuite en avant, la culpabilisation des

autres, ces autres qu'on enferme aujourd'hui dans des banlieues ou bien qui sont laissés à la merci des dictatures les plus sanguinaires. Comment s'attendre à une évolution de l'Islam et des musulmans si on travaille main dans la main avec des régimes, les plus obscurantistes des temps modernes ?! Il est facile de chercher une explication du fanatisme et du terrorisme actuel dans l'Islam et chez un certain Ibn Taymia, au lieu de critiquer les politiques des pays occidentaux vis-à-vis du monde arabe et musulman. La démocratie elle-même, a besoin d'une démocratisation et les frontières ne diffèrent pas souvent des murs. Peut-on parler de démocratie là où on érige des frontières, des identités?

Si j'ai une identité, elle sera toujours le don de l'autre, accueillante et infinie. Cela signifie une subjectivité sans sujet, qui ne se réalise que dans la rencontre, le dépassement, voire la réécriture permanente de soi. Parler une nouvelle langue par exemple, n'est-ce pas une nouvelle naissance ? Un pas de plus vers l'autre ? Peut-être même une nouvelle destinée ?

Débattre aujourd'hui d'une certaine identité nationale, comme en France, et pas seulement en France, implique un rejet de l'autre et le danger d'une réduction des identités singulières en une identité collective qui est toujours répressive, immobile et xénophobe.

En réduisant la France à son héritage chrétien ou bien judéo-chrétien, on veut surtout par là dire aux musulmans qu'ils n'appartiennent pas à ce pays et n'y appartiendront jamais, ce qui relève d'une logique toujours tournée vers le passé pour y trouver une certaine identité, une essence, une appartenance devant l'individu et précédant toutes sortes de pluralismes. Mais pourquoi aller chercher l'identité du côté du passé ? Pourquoi ne pas la chercher dans l'avenir ? Et l'avenir n'est autre qu'une rencontre inconditionnelle avec l'Autre.

C'est l'identité comme instrument de guerre qu'on est entrain de propager en Europe. Une vision euro-centriste basée sur la dichotomie entre un christianisme éclairé et un islam obscurantiste, dans l'oubli de l'histoire sanguinaire du christianisme: l'inquisition, les croisades, la christianisation forcée de l'Amérique latine etc.

Il n'y a pas, à mon avis, de détermination fixe et univoque de l'identité. L'homme a toujours une origine, mais il n'est pas condamné à y s'identifier, il reste un être singulier, différent de tous les autres. L'identité, *l'identité- autre* est le don de l'amitié, et comme l'a bien exprimé Théognis : « *Un frère, si proche soit-il, doit encore devenir un ami, et cela ne peut se faire sans qu'il le veuille librement* ». Oui, la logique de l'identité est une logique de fraternocratie, basée sur l'amour, « *Que celui qui n'aime pas la France, la quitte !* » dit Sarkozy, mais de quelle France parle-t-il et de quel amour ? L'amour du même, du semblable, l'amour calculé, l'amour qui demande aux autres de cesser d'être autre, de cesser d'être soi-même, d'être autrement français que Monsieur Sarkozy et ses disciples. L'amour dans ce sens, et comme l'a bien montré Derrida en commentant Nietzsche « *veut avoir. Il veut l'avoir. Il est l'avoir, la cupidité même, il espère toujours une nouvelle propriété, et même le très chrétiens 'amour du prochain', la charité peut- être, ne trahirait qu'une impulsion nouvelle de cette pulsion fondamentale: « Notre amour du prochain – n'est-ce pas une impulsion vers une nouvelle propriété* ».

Chère Amie, il y a diverses façons d'habiter le monde, l'amitié est mon toit préféré, parce que l'amitié même chez un certain Aristote, ne se réalise qu'au-delà de toute forme d'autorité.

B.S. J'ai tenté d'expliquer ce que représentait pour moi une identité française dans laquelle je me reconnais sans la brandir comme un étendard, que je vois comme un point de départ pour aller vers d'autres destinées et non comme une fin en soi. Mon histoire, ma langue maternelle et ma seconde langue qui est l'allemand me permettent d'avoir un regard éloigné. J'ai un passé, j'ai une mémoire mais cela ne m'empêche nullement de planter mes racines ailleurs. Ne me mets pas maintenant dans la situation de devoir m'identifier à une politique, la politique française actuelle en l'occurrence, ni de devoir battre ma coulpe pour des périodes de l'histoire marquées par l'esclavage, la colonisation, la shoah et autres faits peu glorieux qu'il revient aux historiens d'analyser en dehors de toute pression politique et qui n'ont pas leur place dans ce dialogue, dès lors qu'on les instrumentalise. Il ne sert à rien, à mon avis, de victimiser les uns ou de vilipender les autres et l'utilisation à des fins démagogiques de certains thèmes est malsaine. Lorsque Debray parle par exemple de l'héritage chrétien ou Pierre Nora de la colonisation, je n'y vois nulle trace de repli, de rejet ou de xénophobie, mais une volonté d'approfondissement de l'histoire, de dialogue avec l'histoire, loin de toute manipulation. En quoi parler de l'héritage judéo-chrétien de la France serait-il réducteur ? C'est une réalité historique et n'oublie pas que le mot de

fraternité vient tout droit des Pères de l'Eglise. Chaque nation a le devoir de se confronter à son histoire, certaines le font plus que d'autres et en certains lieux de la planète, les historiens sont muselés. Dans ton discours, tu confères à l'Occident un pouvoir qu'à mon avis, il n'a pas ou plus et tu places les pays musulmans dans une situation de soumission. Si certains pays musulmans ont durci leurs régimes, ce n'est pas l'Occident qui les y a contraints ou leur a permis de le faire, mais surtout leur propre lutte contre l'islamisme. Cette tendance, en France ou en Allemagne, à mettre islam et islamisme dans le même sac est sans doute regrettable, mais je pense, et la tâche est certainement difficile, que les musulmans de ces pays ont un rôle important à jouer pour empêcher ceux qui ne cherchent qu'à mettre le feu de parvenir à leur objectif. La démocratie est par nature un régime politique fragile qui, dans les périodes de crise, a toujours du mal à résister tant les tentations extrémistes risquent de prendre le dessus. Les frontières, à mon avis, sont un faux problème, elles n'ont jamais empêché les rencontres et ne sont jamais tout à fait étanches. Celles qui s'érigent dans les esprits sont beaucoup plus dangereuses et stériles que celles qui constituent une nation. Quoiqu'il en soit, plutôt que de m'identifier à l'humanité, ce qui pour moi ne veut rien dire, je préfère reprendre à mon compte la belle phrase de Jean-Pierre Vernant et cette idée de projection que je préfère infiniment à celle d'identification et sur laquelle je conclurai ma lettre : « Pour être soi, il faut se projeter vers ce qui est étranger, se prolonger dans et par lui. Demeurer enclos dans son identité, c'est se perdre et cesser d'être. On se connaît, on se construit par le contact, l'échange, le commerce avec l'autre. Entre les rives du même et de l'autre, l'homme est un pont ».

R.B. Je ne suis pas contre l'héritage judéo-chrétien de l'Europe, ni contre la célébration de cet héritage, mais contre une certaine politique de l'héritage en France ou en Allemagne, qui risque de vider cet héritage de ses dimensions humaines et plurielles, en l'instrumentalisant pour des causes politiques. Je suis toujours méfiant vis-à-vis de toute politique de l'héritage, puisque je connais cela de mon propre pays ou bien d'autres pays arabes, où l'on a toujours su jouer la carte de l'héritage culturel et religieux pour légitimer des politiques obscurantistes et autoritaires, voire des guerres. L'héritage judéo-chrétien, chère amie, est aussi un héritage maghrébin, puisque le judaïsme comme le christianisme sont des composants intrinsèques de la culture de cette région, qu'on essaie toujours de réduire à son héritage arabo-musulman, en oubliant que l'islam lui-même est une réécriture arabe du judaïsme et du christianisme. Qui dit héritage dit politique, une politique de l'autarkia, de la suffisance de soi-même à soi-même. Je pense que la rencontre avec l'Autre est plus enrichissante qu'un héritage excluant, politisé, dépassé. La rencontre est antérieure à l'universalité de l'héritage et l'idée que « l'homme est un pont », exprimée par Vernant rejette toute forme d'identité centrée sur un héritage, quelque soit cet héritage.

Je t'écris aujourd'hui, dans un contexte historique, où le monde arabe vit une révolution sans précédent dans son histoire. En pensant à cette révolution, à ses slogans, ses discours, ses protagonistes, on se rend facilement compte que c'est une révolution contre l'héritage politique et culturel de ce monde arabe ; un héritage qui promeut la dictature, le patriarcat et le rejet de la jeunesse et de toute forme de changement. Les jeunes révolutionnaires se sont inspirés de l'Occident, de son savoir faire, de ses idées, de ses modes de vies. Leur révolution est sans doute aussi le don de cette rencontre avec l'Autre, de cette identification avec une certaine idée plurielle de l'humanité, absente jusque là dans la société arabe contemporaine. Mais pour revenir à l'Europe, crois-tu que les gens d'ici vont pouvoir comprendre les dimensions de cette révolution arabe ? Comprendre que les gens de l'autre rive de la Méditerranée ne demandent rien d'autre qu'une vie libre et digne de l'être humain ? Qu'ils ont les mêmes aspirations que tous les êtres humains et rêvent de voir se réaliser chez eux les grands exploits des lumières ? Ces lumières qui sont venues libérer l'humanité, toute l'humanité et qui ne se laissent pas réduire à une nation, ni à une identité.

Il y a une certaine symbiose plurielle et pluraliste qui est en train de se construire ici en Europe, et quand peut appeler la symbiose *euro-méditerranéenne* ou bien *euro-musulmane*, et dont j'espère qu'elle aura une autre destinée que la destinée malheureuse de la *symbiose judéo-allemande* par exemple. On a la chance de vivre aujourd'hui dans une Europe démocrate, malgré les tendances populistes qui montent ici et là, et la diversité culturelle que la France défend partout dans le monde doit être défendue en Europe et dans la France elle-même, et je pense que cela passera par la reconnaissance des droits de l'Autre à être Autre. Je vis depuis une décennie en Europe et je constate partout une certaine allergie à

tout ce qui est arabe et musulman. La peur de l'autre homme est encore enracinée en Europe malgré les lumières et la démocratie.

« L'identité européenne », si l'on persiste à utiliser ce terme, n'est ni un culte ni une quête, mais une rencontre infinie avec l'infiniment Autre. La quête comme le culte sont un mouvement dans le même. C'est la rencontre avec l'autre qui est fondatrice de la subjectivité. Je pense ici à la différence faite par Levinas entre Ulysse et Abraham. Ulysse s'aventurait partout dans le monde, mais il revenait toujours à son Ithaque natale, il revenait toujours chez soi, à l'antipode d'un Abraham, l'éternel voyageur, vérité nomade, infinie, sans bornes ni identité aucune. Dans le langage d'Augustin : *in via in patria*. (*La seule patrie, c'est le voyage*). Abraham était toujours chez les autres.

B.S. Laissons la politique de côté si tu veux et ne gardons que l'héritage. Je trouve ce mot assez merveilleux en raison de la richesse qu'il suppose et paradoxalement de l'ouverture qu'il devrait créer au lieu de cette tendance au repli qui est au fond la pure négation de ce qui le constitue réellement. La langue, celle qui s'est constituée au fil des siècles, est pour moi un exemple éclatant des échanges permanents qui ont toujours eu lieu entre les peuples. Les mots n'ont jamais eu besoin de papiers d'identité pour voyager. Ils ont toujours franchi les frontières et ont su jouer un rôle de passeur entre les hommes, entre les peuples. Si l'on prend la langue française par exemple, et que l'on s'amuse à répertorier les mots d'origine étrangère dans le langage courant, ils représentent 25% des mots français. Et sache que l'arabe est en bonne position, devant l'allemand même. Si l'on regarde du côté des mots savants, la langue arabe était au Moyen-Âge, le véhicule de la science, et c'est par des traductions du grec à l'arabe, de l'arabe au latin puis aux langues romanes qu'un très grand nombre de textes scientifiques furent diffusés en Occident. « L'homme est un pont » certes, mais ce pont ne se construirait pas sans cet outil formidable que nous avons à notre disposition et sans lequel nous ne pourrions communiquer, à savoir la langue. Alors cet héritage protéiforme, il ne faut pas le vouloir figé car il s'enrichit en permanence des rencontres et ce serait aller contre sa nature que de vouloir l'enfermer dans un passé idéalisé ou diabolisé. L'héritage, c'est la transmission ; transmettre, c'est envoyer au-delà. C'est cela qui fait tellement peur dans la liberté de parole tant bafouée de par le monde et bien souvent confisquée. On ne veut pas que le mouvement continue et on tente de mettre un frein à l'évolution. Les mots font peur car ils sont porteurs de liberté. Quel était le mot utilisé en Egypte lors de la révolution ? « Dégage » ! Un rappel de la Révolution française et des Lumières ? Je veux bien le croire. Quand l'évolution est stoppée trop longtemps, le temps arrive de la révolution. Tu te demandes si les Occidentaux vont pouvoir comprendre les dimensions de la révolution arabe ? Je suis convaincue que notre regard ne pourra plus jamais être le même. Quelle surprise en effet de voir que tous ces peuples réclament le droit à la dignité, sans référence à ce que nous croyions être leur seul objet de lutte, la religion et l'anti-occidentalisme ! Je trouve qu'ils nous donnent une fameuse leçon de démocratie. Nous les avons enfermés dans une vision erronée que nous avions de leur l'histoire et nous nous complaisions dans cette vision-là, nourrie par un fondamentalisme certes réel, mais qui nous aveuglait et que nous ne cherchions pas à questionner. Il faudrait en finir avec les amalgames et à l'exemple de nos langues métissées qui ont su accueillir « l'autre », tentons de créer des passages au lieu de monter des murs. Déconstruisons pour mieux construire. Mais qu'en est-il de l'autre côté de la Méditerranée ?

R.B. L'autre côté, c'est ce que nous devrions découvrir ensemble: *l'Autre en nous*. Dans le langage de Paul Celan - ce dissemblable absolu est pourtant plus proche que mes semblables : « Je suis toi, quand je suis moi ». L'autre côté, c'est ce que nous devrions bâtir ensemble, ici comme ailleurs !